

J A C Q U E S M A R T I N E Z  
L e B e l É t é  
E l B e l l E s t i u

L L E I D A - S A I N T - G A U D E N S

Pour Marie,  
pour Minorque,  
pour Mojacar et Garrucha.



Ajuntament de Lleida



Sala d'exposicions «El Roser» - LLEIDA - Del 18 d'octubre al 8 de novembre de 1994  
Chapelle Saint-Jacques - SAINT-GAUDENS - Du 19 novembre 1994 au 8 janvier 1995

## LE BEL ÉTÉ

*La peinture est la langue des incertitudes, des élans et des retraites du cœur.* Elie Faure.

## NOTES

### I - SERRABONNE

Serrabonne mercredi 15 juin il est un peu plus de neuf heures. J'attends que la nuit arrive, j'ai besoin de l'obscurité la plus totale pour faire les photos. Je me promène sur le parvis du prieuré. Les dernières pièces ont été soudées hier.

Tout cela a commencé à Venise. Quand j'ai décidé de ne pas présenter des «peintures» qui étaient déjà dans mon atelier mais de faire «avec» Venise.

Il y avait là certainement préexistant à ce choix un cheminement déjà commencé. Il y avait aussi ces phrases de Matisse et de Bonnard dans la préface, de leur émouvante correspondance où on lit Matisse déclarer «on ne part pas d'un vide. L'art ne pourra jamais se passer de la nature». Et où Bonnard ajoute, «si on oublie tout, il ne reste plus que soi et cela n'est pas suffisant». (Bonnard-Matisse), Correspondance, Gallimard 1991.

Dans ces jours vénitiens, il y eut aussi cette idée simple, «l'autre c'est le même. S'il n'y a pas d'autre il n'y a pas de même» (naturellement aussi s'il y a trop d'autres, le même disparaît).

Là-bas ce fut Venise ici ce sont les sept dernières paroles du Christ et cette musique de Haydn. A Lleida-Saint-Gaudens ce sera l'été, parce qu'il arrive et qu'il sera présent tout le temps du travail. **J'irai donc vers l'été, comme on allait sur le «motif».**

### II - LE STYLE

A Venise ce ne fut pas facile de faire ce choix. Et les mêmes difficultés sont apparues avec le Prieuré. A chaque fois recommencer, à chaque fois dire ça suffit, essayons d'aller plus loin, essayons de faire autre chose. Se réveiller la nuit, aller dans l'atelier regarder le travail du jour. Ne pas arriver à se rendormir.

Mais, trois phrases de Roland Barthes. Un. «Quel que soit son raffinement, le style a toujours quelque chose de brut, il est une forme sans destination il est le produit d'une poussée, non d'une intuition, il est comme une dimension verticale et solitaire de la pensée». Deux. Le style

## EL BELL ESTIU

*La pintura és l'expressió de les incerteses, de les rauxesi els repliegaments del cor.* Elie Faure.

## NOTES

### I - SERRABONA

Serrabona, dimecres 15 de juny, són poc més des les nou. Espero que es faci de nit, necessito la més absoluta foscor per fer les fotos. Em passejo pel claustre del convent. Ahir van ser soldades les darreres peces.

Tot va començar a Venècia. Va ser quan vaig decidir que no presentaria les «pintures» que ja tenia al meu taller, sinó que treballaria «amb» Venècia.

Anterior a aquesta decisió, hi havia probablement tota una trajectòria ja iniciada. Hi havia també, aquelles frases de Matisse i de Bonnard, en el prefaci de la seva correspondència, tan emotiva, en la qual Matisse declara : «no es parteix del buit. L'art no podrà mai deixar de banda la natura». A la qual cosa Bonnard afegeix : «si ho oblidem tot, només queda el propi jo i no n'hi ha prou amb això». (Bonnard-Matisse), Correspondance, Gallimard 1991.

Aquells dies a Venècia, també hi hagué aquesta idea senzilla : «l'autre, és l'igual. Si l'autre no hi és, no hi ha l'igual» (és clar que si hi ha massa altres, l'igual desapareix).

Allà va ser Venècia, aquí són les set darreres paraules de Crist i aquesta música de Haydn. A Lleida-Saint-Gaudens serà l'estiu, perque ja s'apropa i serà present en tot moment, mentre duri el treball. **Aniré doncs vers l'estiu, com s'anara vers el «motiu».**

### II - L'ESTIL

A Venècia no fou fàcil prendre aquesta decisió. De la mateixa manera, unes dificultats semblants varen sorgir amb el convent. Cada vegada igual, tornar a començar, tornar a dir prou, intentem anar més enllà, provem de fer altra cosa. Despertar-se la nit, anar al taller i contemplar el treball del dia. No poder tornar a dormir.

Tres frases de Roland Barthes, però. En primer lloc. «Qualsevol que sigui el seu refinament, l'estil té sempre una part tosca, és una forma sense destí, és el producte de l'ímpetu i no de la intuïció, és com una dimensió vertical i solitària del pensament». En segon lloc. L'estil és «l'enca-

est la «démarche close de la personne, il n'est nullement le produit d'un choix d'une réflexion.» Trois. «Le style..., n'a qu'une dimension verticale, il plonge dans le souvenir clos de la personne.»

Alors Malévitch, alors Pollock, comme si ces deux-là avaient cherché dans la douleur que nous leur connaissons à échapper à cette démarche close.

Une remarque malgré tout, il ne s'agit pas de remplacer un «enfermement» par une autre démarche non contrôlée, qui pourrait ressembler à une inscription dans le désir de l'autre. Il s'agit peut-être aussi de répondre à une idée de nouveauté en l'inscrivant moins dans l'évidence de petites trouvailles, d'astuces de fabrication, qu'en la définissant comme un rapport nouveau à l'acte de peindre.

Un exemple. Il y a quelques jours, j'étais à Toulouse, au musée des Augustins exposition Claude Vignon (1593-1670). Ce peintre m'a toujours intéressé sans que jamais je ne prenne le temps de regarder plus avant, de m'y attarder. Laissez moi vous lire ce que j'ai trouvé alors dans une petite brochure. «Claude Vignon est l'un des peintres du dix-septième siècle les moins connus parce que sa très abondante production très variée, presque éclectique, a dérouté les historiens friands de classifications.» Il ne faut pas confondre la déroute et les saints effets du déroulement.

Enfin dans *Le Monde* du vendredi vingt-deux juillet dernier il y avait un long papier sur ce formidable Dashiell Hammett, je vous livre une de ses confidences «j'ai arrêté d'écrire parce que je me suis aperçu que je me répétais. Quand on se rend compte que l'on a un style c'est le début de la fin».

### III - LA CRISE

Quelle crise ? Celle des marchands ? Je ne suis pas marchand. Celle des peintres ?

Relisons ce qu'écrit l'abbé Fouquet à son frère le grand Nicolas, depuis Rome le 2 août 1655, «Monsieur Poussin, m'assura qu'il n'y avait plus personne dans la peinture qui y fut tolérable et qu'il ne voyait pas même venir personne et que cet art allait tomber tout à coup» (1). Sourions donc.

(1) Nicolas Poussin, Lettres et propos sur l'art, Hermann. 1989.

minament tancat de la persona, no és de cap manera el producte de l'opció d'una reflexió. I en tercer lloc. «L'estil..., no té més que una sola dimensió vertical, es capbussa dins la memòria closa de la persona.»

Més tard Malévitch, després Pollock, com si ambdós haguessin buscat, en el sofriment que d'ells ens ha arribat, fugir d'aquest encaminament tancat.

Cal remarcar això no obstant, que no es tracta de substituir un «tancament» per un altre encaminament no controlat, que podria semblar una intromissió en el desig de l'altre. Potser es tracta també de **respondre a una idea de renovació que es faria palesa, d'alguna manera, en l'evidència de petites troballes, d'astúcies de creació, però que es definiria com una nova relació amb l'acte de pintar.**

Un exemple. Fa un dies em trobava al museu dels Augustins de Toulouse, a l'exposició Claude Vignon (1593-1670). Aquest pintor sempre m'ha interessat i mai he pres el temps d'aprofundir-hi, de dedicar-hi més temps. Deixeu-me que us llegeixi el que vaig trobar en un petit catàleg. «Claude Vignon és un dels pintors més ignorats del segle XVII, a causa de la seva producció, molt variada, gairebé eclèctica, que ha desconcertat els historiadors àvids de classificacions.» No s'ha de confondre el desconcert amb els sagrats efectes de la torbació.

Per acabar, en «Le Monde» del divendres 22 de juliol un llarg escrit sobre el formidable Dashiell Hammett ens revelava aquesta seva confidència : «He parat d'escriure perque m'ha semblat que em repetia. Quan un s'adona que ha assolit un estil, comença el principi de la fi».

### III - LA CRISI

Quina crisi ? la dels mercaders ? No sóc un mercader. La dels pintors ?

Llegim de nou el que escrigué des de Roma l'abat Fouquet al seu germà Nicolas, el primer d'agost de 1655 : El Senyor Poussin em digué convençut que ja no hi havia, en el món de la pintura, ningú que hi fos tolerable, que ni tan sols hi veia arribar-hi ningú, i que aquest art cauria sobtadament (1). Alegrem-nos, doncs.

(1) Nicolas Poussin, Lettres et propos sur l'art, Hermann. 1989.

#### IV - LA MORT, LE MONDE

«L'actualité culturelle s'accorde à la vie c'est-à-dire à une bouffée de pulsions macabres». (B. Poirot-Delpech, *Le Monde* 14 septembre 1994). En effet, pourquoi l'art serait-il le seul territoire protégé des folies des horreurs des incongruités des bêtises du monde. Tout ceci est une vieille histoire même s'il est vrai que ces dernières soixante années ont été particulièrement remarquables du côté de l'horreur. Cette grosse famille européenne se retrouve aujourd'hui dans des banquets au joies ambiguës.

Il y a quelques années des amis avaient acheté une maison charmante dans un village tout à fait agréable. Dans ce village il y avait une dame d'un âge certain élégante et cultivée qui avait autrefois dans un élan de jalouse terrible tué son mari. Nous l'appelions «l'Assassine» et les diners auxquels elle assistait prenaient une allure différente, voyaient s'installer quelque chose qui n'était pas vraiment de l'ordre du malaise ou du malsain mais pour en être indicible n'en transformait pas moins les conversations, l'humeur et même les rires.

Il est vrai qu'en ce septembre 94 l'actualité française et les vilains fantômes qui s'éclairent à nouveau, ont quelques ressemblances avec les souvenirs de ces soirées d'hiver. De la même manière en visitant l'exposition de Beuys en juillet, se glissait malgré moi entre les œuvres et mon regard toutes ces choses terribles. Ce pauvre Beuys au lieu de tomber chez les Tartares, que n'a-t-il atterri du côté de Ferrare.

Oserais-je rappeler, presque comme un aveu, cette anecdote florentine qui nous apprend comment après un attentat, Laurent de Médicis étant parvenu à retrouver un nommé Mandini assassin en fuite, obtint de Mahomet II le retour du fuyard et l'accrocha d'une manière définitive le 29 décembre 1479 à une fenêtre du Bargello où Léonard de Vinci l'observa et en fit un croquis. Bienheureux Léonard (Laurent le Magnifique. Yvan Cloulas, Fayard. 1983. Page 200).

#### V - LLEIDA-SAINT-GAUDENS

La pluie et les nuages ont pris quelque liberté avec le calendrier, c'est sans importance, les vendanges touchent à leur fin. En anglais on emploie le mot harvest, récolte, comme pour le blé, comme pour la peinture. Elles sont là maintenant, les peintures les sculptures de l'été, dans le désordre de la maison.

#### IV - LA MORT, EL MON

«L'actualitat cultural es concerta amb la vida, o sigui, amb aquesta bafarada de pulsions macabres». (B. Poirot-Delpech, *Le Monde*, 14/09/1994).

Efectivament, per què l'art hauria de ser l'únic territori en el qual no hi tenen cabuda les follies, els horrors, les incongruències i la bestiesa del món? Tot això és una vella història, si bé és cert que aquests darrers seixanta anys han estat particularment marcats per l'horror. Avui, aquesta gran i obesa familia europea s'apinya a l'entorn del banquet d'una ambigüa felicitat.

Fa uns anys uns amics s'havien comprat una bonica casa en en un poble força agradable. Vivia en aquest poble una dama de mitjana edat, elegant i culta, que havia matat feia temps el seu marit, en una terrible arremesa de gelosia. L'anomenàvem «l'Assassina» i els sopars als quals ella assistia prenien un caire diferent, s'hi establia un estrany ambient el qual, tot i no sent de malestar ni de morbositat, modificava d'alguna manera les converses, l'humor i fins i tot els riures.

Es clar que en aquest setembre del 94, l'actualitat francesa i els temibles fantasmes que sorgeixen de nou, recorden poc o molt aquelles vetllades d'hivern. De la mateixa manera, visitant l'exposició de Beuys el mes de juliol, totes aquestes coses terribles s'imposaven a desgrat entre el meu esguard i les obres contemplades. El pobre Beuys s'equivocà d'anar a raure amb els Tàrtars i no a Ferrara.

Gosaré recordar, gairebé com si d'una confessió es tractés, aquella anècdota florentina que ens revela com, a l'ocasió d'un atemptat, Laurent de Médicis havent localitzat un tal Mandini, assassin en busca i captura, obtingué de Mahomet II la detenció del fugitiu i el suspengué de manera definitiva, el 29 de desembre de 1479, a una finestra del Bargello, lloc en el qual Léonardo da Vinci el pogué observar i fer-ne un esbós. Quin home de sort, el da Vinci! (Laurent le Magnifique. Yvan Cloulas, Fayard. 1983. Pág. 200).

#### V - LLEIDA-SAINT-GAUDENS

La pluja i els núvols van pel seu compte i no fan cas del calendari, però no importa, la verema ja s'acaba. En anglès, s'empra la paraule «harvest», collita, tant referint-se al blat com a la pintura. I aquí estan ara les pintures i les escultures de l'estiu, en mig del desgavell de casa meva.

On va pouvoir les regarder tranquillement, comme elles sont arrivées, parce que «ça» arrive quoi qu'on en dise quoi qu'on en tourne, quoi qu'on en veuille. Beaucoup plus remplies des jours des hasards et des heures, des bonheurs, des malheurs, que tout ce que l'on essayera d'en dire d'en voir et d'en comprendre.

#### LÉGENDES

##### I - LES NUITS D'ETE (DETAIL, LES ETOILES OU LA NOCE DE LUCIA).

Les enfants ignorent tout de la nuit. Elle se découvre avec l'adolescence, les premiers soirs d'ivresse, les premières cigarettes sur le perron des villas avec de la musique de derrière les fenêtres. Les filles par la taille, les filles par les lèvres. Les collines plus près du ciel et les bords de mer pour le bruit des rochers et le long dessin de la lune jusqu'à l'horizon. Ces nuits qui commencent, jaunes rouges et violettes derrière les montagnes, ces nuits qui finissent bleues grises et sans couleur juste avant de basculer dans le jour ces nuits criblées d'étoiles avec l'ordre des heures, la première toute encore dans le jour celle du berger de Bethléem et puis deux autres après pour la fin du Shabbat...

##### II - SAINTE MARIE LA MER

C'était là bas. De l'autre côté de la mer. Il y a très longtemps, un jour de vacances. Par temps de Pâques et de fin d'après-midi. Par temps de pluie aussi. Une voiture lentement le long des sables vides. Le lever de l'aurore. Saint-Cloud. Chapuis. Toche. Cette fille aux cheveux raides, cette fille aux cheveux noirs. La mer couleur d'amande.

C'était hier. Soleil de fin d'été. Les ajoncs, les canisses. Des verres de vin rosé. Des chansons du Cap-Vert. La femme aux cheveux d'argent qui marche et qui s'arrête, qui se retourne et qui sourit, qui s'allonge pour mieux regarder la mer, et puis qui danse encore avec des bras d'oiseau entre le sable et l'eau dans le désordre, d'écume et des premières vagues.

Podrem contemplar les, a lleure, tal i com van neixer, perquè «això» passa per molt que es digui, per poc que es vulgui, per voltes que s'hi doni. I estaran sadolles dels dies atzarosos i de les hores, de les joies i de les tristors molt més del que se'n dirà, del què se'n veurà o se'n desprendrà.

#### LLEGENDES

##### I - LES NITS D'ESTIU (DETALLS, ELS ESTELS O LES NOCES DE LLÚCIA).

Els infants ho ignoren tot de la nit. La nit es descobreix amb l'adolescència, amb els primers vespres d'embriaguesa, amb la primera cigarreta als esglaons de la torre, la música escampant-se per la finestra. El braç cenyint la cintura de les noies, els llavis sobre els seus. Als tossals més prop del cel i a la vora de la mar prop del remor de les roques, i a l'horitzó, el traç allargat de la lluna. Aquestes nits que s'enceten de color groc, roig i violeta darrera les muntanyes, que s'enfoncen blaves, grises i sense to poc abans de la sortida del dia; aquestes nits plagades d'estels en els designis del temps, l'estrella primera, la del pastor, lluint encara a l'albor del dia i després les dues altres, més tard, anunciant la fi del sàbat...

##### II - SAINTE MARIE LA MER

Era allà. A l'altra banda de la mar. Ja fa molt temps, un dia de vacances. Per Pasqua i al capvespre. Un dia de pluja, també. Un automòbil, lent, per la platja buida. Al primer foc de l'aurora. Saint-Cloud. Chapuis. Toche. Aquella noia de cabells llisos, de cabells negres. La mar de color d'ametlla.

Era ahir. Un sol de finals d'estiu. Els jongs, els canyissos. Copes de vi rosat. Cançons dels Cap-Vert. La dona de cabells d'argent que camina i es para, que es tomba i somriu, que s'ajeu per millor veure el mar, i que més tard, balla de nou alçant els braços com un ocell a la sorra prop de l'aigua, entre el garbuix de l'escuma i de les primeres ones.

### III - LE RAIL

C'est quand l'été ? est-ce vraiment juste après le temps des arbres en fleurs ou commence-t-il vraiment quand les gens sur les places le soir, s'attardent et se reparlent. C'est où l'été ? Où les places ne se vident pas où aux jours de chaleur, succèdent des nuits presque moites. C'est comment l'été ? comme les villages du midi, avec les gens d'ici leur accent, leurs silences et les chaises alignées aux façades des maisons, des lumières qu'on devine derrière les rideaux de perles de bois. C'est quoi au fond l'été ? C'est peut-être cela, ces chaises le long des rues aux couleurs de géranium, pour «faire le rail» comme on dit de Narbonne à Collioure, de Rivesaltes à Campoussy.

### IV - LES PETITES GUERRES

L'été n'a-t-il jamais arrêté les guerres ? certainement pas les guerres modernes, les guerres très modernes, celles que l'on peut faire partout et qu'on peut bricoler avec de vieilles pétoires, de méchants couteaux et des gros trucs très chers qu'on achète au marché aux malheurs. Mais les guerres s'oublient comme les peines de cœur ou du moins devrait-il en être ainsi. Pourtant. Alors s'en amuser, alors leur rire au nez, le temps d'un sourire, le temps d'une lettre de Léonardo de Vinci à Ludovic Sforza. Toutes ces machines, tous ces fossés, tous ces bâliers, tous ces canons, pour la mer, pour la terre sous la terre.

«Je ferai des chars couverts, sûrs et indestructibles, qui, pénétrant les rangs ennemis avec leur artillerie, détruiront la troupe la plus puissante. En cas de besoin, je ferai de grandes bombardes, des mortiers des engins à feu de formes belles et utiles» (1).

Cher Léonardo, je vous en prie il n'y a rien d'utile à la guerre, il n'y a rien de beau. «La guerre, c'est faire l'impossible pour que des morceaux de fer entrent dans la chair vivante» (2). Alors contre les guerres, mais avec vos rêves de machines et des morceaux de fer, la bannière haute et dérisoire de vagues soldats de plomb jetés dans des morceaux de bois du guerrier Joseph Beuys pour se moquer de vous tendrement pour se moquer de lui simplement.

(1) Léonard de Vinci, Serge Bramly, page 202. JC Lattès 1988.

(2) Mourir à Madrid, Frédéric Rossif, Madeleine Chapsal. Page 98. Marabout (1967).

### III - EL RAIL

Quan és l'estiu ? Es realment just després del temps en que els arbres floreixen o bé comença, de fet, quan a la plaça al vespre, la gent s'aplega, xerra i bada ? On és l'estiu ? Allà on les places no es buiden i on les nits entresuades relleven els dies xafogosos. Com és l'estiu ? Com els pobles de migdia, amb la gent d'aquí, amb aquest seu accent, com els silencis de les cadires arreglerades als murs de les cases, com el besllum que traspunta darrera les cortines de vimet. Què és, de fet, l'estiu ? Potser sigui això, aquestes cadires al llarg dels carrers de color de gerani, per «fer el rail», tal com diuen per aquí, de Narbona a Cotlliure, de Rives Altes a Campoussy.

### IV - LES GUERRES MENUDES

Mai l'estiu ha aturat les guerres ? de cap manera les guerres modernes, les molt modernes, aquelles que es poden fer per tot arreu i que s'engiponen de vells fusells, de ganivets dolents o d'endergues molt cares que es compren al mercat de la desgràcia. Però les guerres s'obliden com les penes del cor o al menys, així hauria de ser. I per tant... Doncs, au, rifem-nos-en, escarnim-les, un moment només, el temps d'un somriure, d'una carta de Leonardo da Vinci a Ludovic Sforza. Tota aquesta ferralla, tots aquest fossars, totes les armes defensives, tots els canons, cap al mar, per la terra, sota terra.

«Inventaré carros de combat coberts, segurs i indestructibles els quals, endisant-se en els rengles enemics amb tota llur artilleria, destruiran la més poderosa tropa. Si és necessari, aixecaré grans bombardes, moters, armes de foc de belles i útils formes» (1).

Estimat Leonardo, si us plau, res no tenen d'util les guerres, ni tampoc cap mena de bellesa. «La guerra, és fer l'impossible per què els bocins d'acer penetrin en la carn viva» (2). Així doncs, contra les guerres, però amb els vostres somnis de maquinària i de deixalles d'acer, la senyera ben altra i penosa dels anònims soldats de plom llençats dins d'estelles de fusta del guerrier Joseph Beuys, per tal de mofar-se de vós amb tendresa, per mofar-se, senzillament, d'ell mateix.

(1) Leonardo da Vinci, Serge Bramly, Pàg. 202. JC Lattès 1988.

(2) Mourir à Madrid, Frédéric Rossif, Madeleine Chapsal. Pàg. 98. Marabout (1967).

### V - LE JOUR, LA NUIT

Le jour au bord des plages toutes ces familles entières, ces grosses grappes de laideur et ces vilaines couleurs. Ils se protègent du vent, ils se protègent du soleil. Ils passent du blanc au rouge comme de vilains boutons, et en mangeant du sable ils gardent la bouche ouverte. Ils se protègent du vent. Derrière dans les montagnes, Espira-de-Conflent, les églises baroques et l'or des Madones aux extases de silence, enfermées à jamais et la nuit et le jour toutes abritées du vent dans d'autres paravents, les vrais, ceux de l'été cette saison qui s'avance pour dire près des épaules qui se lèvent qui s'étonnent qui se découvrent enfin dans des gestes élégants, dans des odeurs d'agrumes, voici des fruits des fleurs et des branches et ...

Lignes noires, lignes d'or, pour le jour pour la nuit, comme une main ouverte où se lisent dans l'ombre des musiques, des lignes pour jouer, pour cacher le vent et arrêter le temps, seulement jusqu'au matin, et encore pas vraiment.

### VI - LETTRE DE CUBA, A UNE FEMME QUI M'A TROMPÉ

Bien sûr qu'il faut jouer. Et si d'aventure on se complait dans la série et que surtout la série se continue en vagues variations, en tout petits détails qui ne font rien changer (peut-être la couleur, mais alors prudemment), il faut savoir s'arrêter.

Bien sûr qu'il faut jouer, le compotier, le nu, les paysages aussi, il faudra y penser. Et les choses dans la rue et les désirs que l'on croise et les images-photos. Les représentations, les figurations, comme les abstractions.

Des couleurs pour signifier. Des formes pour la musique. Savoir tout mélanger sans avoir peur de rien, surtout pas de déplaire.

Pouvoir être à Venise et puis peindre Venise. Pouvoir écouter Dieu, en remplir Serrabonne. Regarder l'été comme on dessine une femme. Mais. Mais, comme disait l'autre «ne fais jamais ce que tu veux faire, ne fais que ce que tu sais faire». Mais comme disait Catherine Francblin «Une œuvre d'art n'est jamais réductible à un projet conscient». Mais encore, Serrabonne après Venise et Lleida après Serrabonne.

Et Saint-Gaudens après tout le reste mais avec le reste. Avec un carré presque monochrome de 72, avec des pastels gras de 77, avec des laques aux géométries courbes de 81, avec des ferrailles de 85,

### V - EL DIA, LA NIT

El dia a la platja d'aquestes numeroses famílies en ple, caramolls de lletjor y de colors impossibles. Es guarden del vent, es guarden del sol. Passen del color blanc al vermell tal com erupcions virulentes, i menjant sorra es quedan bocabadats. Es guarden del vent. Darrera les muntanyes. Espira del Conflent, les esglésies barroques i l'or de les Madones extasiades de silenci, confinades per sempre tant de dia com de nit, al resguard del vent darrera d'altres paravents, els vertaders, els de l'estiu, aquesta estació que ja arriba per anunciar a l'espilla que s'alça, que s'estranya, que es treu el vel en un gest elegant, envoltat d'aromes fresques, yet aquí els fruits, les flors i els nous branquillons i ...

Línies negres, línies daurades, pel dia, per la nit, com una mà oberta en la qual es llegeixen en l'entrellum unes músiques, unes línies per jugar, per defugir el vent i aturar el temps, només fins al matí, i potser ni tant.

### VI - CARTA DE CUBA, A UNA DONA QUE M'HA ENGANYAT

Es clar que cal fingir. I si per fortuna un es complau en el joc i sobretot, la sèrie s'allarga en lleus variacions, en minúsculs detalls que no canvién res (potser lleugerament, el color), llavors cal saber aturar-se.

Es clar que cal jugar, la barreja, el nu, els paisatges també, caldrà pensar-hi. I les coses del carrer i els desitjos que creuem i les imatges-clítxés. Les representacions, les figuracions, de la mateixa manera que les abstraccions.

Colors per a significar. Formes per la música. Saber barrejar-ho tot sense cap mena de temor, sobretot el de desplaure.

Poder ser a Venècia i llavors, pintar Venècia. Poder escoltar Déu, omplir-ne Serrabona. Mirar l'estiu com es mira una dona. Però... Però, com diu aquell, «no facis mai el que vols fer, fes només el que saps fer». Però com deia Catherine Francblin : «Una obra d'art mai és reducible a un projecte conscient». Si però, també, Serrabona després de Venècia i Lleida després de Serrabona.

I Saint-Gaudens després de tot això i ple de tot això. Amb un quadrat gairebé monocrom del 72, amb pastels tendres del 77, amb laques de geometries corbades del 81, amb estris del 85, amb

avec une toile de 90 pour dire en cet été 94 et en son plein milieu que le jeu est sérieux que le jeu est joué, que le jeu est voulu, pour dire que déjà, pour dire que encore, pour dire que peut-être le temps ne fait aucun mal à l'affaire. Et que bien au contraire, tout cela se referme, se confirme, par ce jeu du désordre qui l'enrichit sans la perdre (la belle affaire).

Alors voilà, cette île de nos rêves de vingt ans, qui nous revient couleur malheur, depuis bien trop longtemps, avec le souvenir de cette «toile» vieille de cinq ans.

«Une chambre à Paris rue Visconti en 1966, un livre de Cesare Zavattini, une photo du Che sur le mur de la chambre, un dessin de Mondrian en 1968, l'or d'une prédelle en Avignon, un dos souvenir, des journées perdues, une odeur de pluie dans les arbres de Saint-François. Et puis et encore et naturellement un cercle, un carré, un triangle, un rectangle, sans oublier la mémoire d'un violoncelle dans une maison vide».

## VII - LA VAGUE DU BEL ETE

Le 30 juillet était un samedi. Marie avait téléphoné, vers 16 heures depuis l'aéroport, l'avion n'aurait pas de retard. Je fermais la porte de la maison, le téléphone a sonné. Mon père était mort en fin de matinée.

Le 3 août était un mercredi, Nice à nouveau depuis la veille. Ces sortes de choses stupides funérarium, atténaum. Aujourd'hui les gens naissent et meurent hors de chez eux. Je suis né chez mes grands-parents, je voudrais bien mourir chez moi. Neuf heures du matin, vallée du Paillon, petit vallon sur la gauche, la fatigue, la tristesse, le soleil, les arbres et les collines deux pins immenses dressés contre le ciel. Mon père. Je n'ai pas voulu voir. Le cercueil, des voitures. Dix heures église saint-Augustin, au coin du vieux Nice, j'ai fait mon année de philo dans le lycée d'en face, j'y venais voir alors un tableau de Bréa. 11 heures vallée du Var la ville traversée, la promenade, les rues que je devine, la ville de mon enfance. Mon enfance, mon adolescence sans mon père. De rares visites, quelques lettres, un mandat à Noël, un concert de Jacques Brel en 62 ou 63, la guerre d'Algérie, un peu avant, l'été 60, là-bas, et moi déjà très loin, et moi déjà contre. Vive l'Algérie algérienne. Tout ça a passé si vite. Printemps 85 il a quitté Paris est revenu à Nice, je le vois plus souvent, j'ai écrit un livre, deux lignes

un llenç de 90 per poder dir, al bell mig d'aquest estiu del 94, que el joc és seriós, que el joc s'assumeix, que el joc és volgut, per dir que ja, o encara, o potser, el temps juga favor nostre. I que per contra, tot això es tancat, es confirma a través d'aquest joc del desordre, que enriqueix sense malmetre'l (l'assumpte en qüestió).

I és així com aquesta illa de somni dels nostres vint anys, torna vers nosaltres amb el color del sofriment, des de ja fa massa temps, amb el record d'aquesta «obra», vella de cinc anys.

«Una cambra a Paris, carrer Visconti, l'any 1966 ; un llibre de Cesare Zavattini, una fotografia del Che a la paret, un dibuix de Mondrian l'any 1968, l'or d'un boci d'un retaule d'Avinyó, una nuca en el record, jornades estèrils, olor de la pluja en els arbres de Saint-François. I després i encara i naturalment un cercle, un quadrat, un triangle, un rectangle, sense oblidar la memòria d'un violoncel dins d'una casa buida».

## VII - L'ONADA DEL BELL ESTIU

El 30 de juliol era un dissabte. La Maria havia trucat per telèfon cap a les 4 de la tarda des de l'aeroport, l'avió no s'havia demorat. Tancava la porta de casa quan el telèfon ha sonat. S'havia mort el meu pare cap al migdia.

El 3 d'agost era un dimecres. A Niça de nou, des d'ahir al vespre. Aquesta mena de coses estúpides, la funerària, etc. Avui la gent neix i mor fora de casa. He nascut a casa dels avis, m'agradaria força morir a casa meva. Les nou del matí, la vall de Paillon, a l'esquerra una petita vall, cansament, tristesa, el sol, els arbres i els tossals, dos pins immensos erigint-se contra el cel. El meu pare. No he volgut veure'l. El fèretre, els cotxes. Les deu a l'església Saint-Augustin, en un racó de la vella Niça, vaig passar un any fent filosofia a l'Institut del davant, llavors venia a veure-hi una pintura de Bréa. Les onze a la vall del Var, creuar la ciutat, una passejada pels carrers que endevino, en la ciutat de la meva infantesa. La meva infantesa, la meva adolescència sense el meu pare. Visites espanyoles, alguna carta, uns diners per Nadal, un concert de Jacques Brel el 62 o 63, la guerra d'Algèria, una mica abans, l'estiu del 60, allà, i jo molt lluny ja, i jo, ja en contra. Visca l'Algèria algeriana. Tot va passar tan depressa. Primavera del 85, ha deixat Paris i ha retornat a Niça el veig més sovint, he escrit un llibre, dues línies sobre ell,

sur lui, plutôt sévères, sûrement injustes. Je travaille dans un quartier de Nice qui s'appelle Saint-Isidore il fait gris il pleut, il vient me voir, j'arrête de souder, nous marchons ensemble sous la pluie plus d'une heure, il a une voix que je ne lui avais jamais connue et je crois des larmes dans les yeux, il me parle de son père, d'autrefois de la guerre, de la SFIO, de l'Algérie, de Camus, c'est à mon tour de me troubler. J'ai quarante ans passés, tout cela est certainement trop tard et quand il part, je n'arrive plus à travailler. Dix ans ont passé encore trop vite, encore trop mal.

Nous avons pris malgré tout l'habitude d'aller ensemble quelquefois à la Merenda, à la Colombe. Il devait regarder tous les journaux d'art, puisque les quelques fois où j'avais un article, il me téléphonait, au printemps dernier il m'avait appelé dans la nuit pour me dire qu'il m'avait vu à la télévision.

Il y a quelques semaines nous avions décidé de voyager cet automne. Il connaissait maintenant la date et le lieu de naissance de ses arrière-grands-parents paternels Mojácar 1858, Garrucha 1869, nous trouvions amusant d'aller y faire un tour. Nous avions aussi parlé de l'Italie.. J'avais ainsi découvert, que comme moi il adorait ce pays. Nous avions décidé d'y aller en septembre, Florence, Mantoue, Venise. Je lui avais envoyé le beau livre de la collection Bouquins qui s'intitule précisément Italië et, puisque nous comptions passer par Turin, de Cesare Pavese, le Bel Eté.

Ce mercredi-là vers midi il faisait très chaud, quand nous avons quitté le crématorium. Quand l'autoroute arrive au-dessus de Cannes on voit la mer la Mer Méditerranée où l'on a jeté ses cendres parce qu'il l'avait demandé, parce qu'il avait écrit : «c'est le seul pays qui est le mien.»

Parce qu'enfin, nous avions visité ensemble le musée Matisse et parce qu'il avait aimé ce tableau, La Vague, parce qu'il m'en avait demandé une copie, pour son bateau, parce que j'avais une fois de plus tardé, voici la Vague du Bel Eté.

més aviat severes, probablement injustes. Trebbello en un barri de Niça anomenat Saint-Isidore. Fa un dia gris, plou, em ve a veure, deixe de soldar, caminem plegats sota la pluja més d'una hora, té una veu que mai li havia sentit i crec que llàgrimes als ulls, em parla del seu pare, d'abans, de la guerra, de la SFIO, de l'Algèria, de Camus, i ara és quan em toca a mi d'emocionar-me. Tinc més de quaranta anys, ja és massa tard i quan se'n va, ja no puc treballar. Han passat deu anys massa depressa, i també massa malament.

Malgrat tot, varem prendre el costum d'anar junts alguna vegada a la Merenda, a la Colombe. Es devia llegir totes les publicacions sobre art, atès que cada vegada que em trucava havia estat publicat un article meu, i la primavera passada em va trucar en plena nit per dir-me que m'havia vist a la televisió.

Fa unes setmanes varem decidir que aquesta tardor viatjariem. S'havia assabentat de la data i el lloc de naixement dels seus besavis paterns, Mojácar 1858, Garrucha 1869, ens divertia d'anar-hi a donar un volt. També havíem parlat d'Itàlia. M'havia adonat que ell com jo, adorava aquest país. Varem decidir d'anar-hi al setembre, Florència, Mantua, Venècia. Li havia fet arribar el bel llibre de la col·lecció Bouquins que es titula justament Itàlies i, atès que comptàvem passar per Torí, també el de Cesare Pavese, El Bell Estiu.

Aquell dimecres al migdia feia molta calor quan varem deixar el crematori. En passar l'autopista pel damunt de Canes es veu la mar Mediterrània on varem llençar les seves cendres perquè així ho va voler, quan havia escrit : «Es l'únic país que és el meu.»

Perquè, a la fi, varem visitar plegats el museu Matisse i perquè li havia agratrat tant aquesta pintura, l'Onada, perquè me n'havia demanat una còpia pel seu vaixell, perquè com sempre jo ho havia deixat per més tard, heus aquí l'Onada del Bell Estiu.

10

LES NUITS D'ÉTÉ  
Acrylique, bois doré  
180 x 190 cm



12

LES PETITES GUERRES  
Acier cibachrome  
87 x 170 x 110 cm





*Pages précédentes :*  
**LE JOUR LA NUIT**  
Bois acrylique  
360 x 211 cm

*Pages suivantes :*  
**LA VAGUE DU BEL ÉTÉ**  
Acrylique, lin technique mixte  
357 x 242 cm



LETTRE DE CUBA A UNE FEMME QUI M'A TROMPÉ  
Sérigraphie, acier, bois doré  
201 x 201 cm



LE RAIL  
Technique mixte, cibachrome  
116 x 292 cm



SAINTE MARIE LA MER  
Acier, cibachrome, bois flotté  
215 x 210 cm



## EL BELLO ESTÍO

*La pintura es el lenguaje de la incertidumbre, del arrebato y del cobijo del corazón.* Elie Faure.

## NOTAS

### I - SERRABONNE

Serrabonne, miércoles 15 de junio, son un poco más de las nueve. Espero que llegue la noche, necesito la más absoluta oscuridad para tomar las fotos. Paseo por el claustro del convento. Ayer, fueron soldadas las últimas piezas.

Todo empezó en Venecia. Allí decidí no presentar las «pinturas» que ya estaban en mi taller, sino que trabajaría «con» Venecia. Ante esta decisión, existía sin duda ya una andanza iniciada. Estaban también esas frases de Matisse y de Bonnard, en el prefacio de su emotiva correspondencia, donde Matisse declara «El punto de partida no es el vacío. El arte jamás podrá desdeñar la naturaleza». A lo cual Bonnard añade «Si lo olvidamos todo, tan sólo queda uno mismo y eso no basta». (Bonnard-Matisse), Correspondance, Gallimard, 1991.

En esos días venecianos, hubo también esa simple idea «El otro, es tu igual. Si no está el otro, no hay igual» (claro que si los otros son muchos, desaparece el igual).

Allí fué Venecia, aquí son las siete últimas palabras de Cristo y esta música de Haydn. A Lleida-Saint-Gaudens será el verano, porque ya apunta y estará presente mientras dure el trabajo. **Iré pues hacia el verano, como se iba hacia el «motivo».**

### II - EL ESTILO

En Venecia, no fue fácil escoger. Y también, idénticas dificultades, surgieron con el Convento. Empezar de nuevo repetirse de nuevo basta, intentemos ir más lejos, intentemos algo más. Despertarse por la noche, ir al taller a ver el trabajo del día. No poder luego, reconciliar el sueño.

Sin embargo, tres frases de Roland Barthes. Uno. «Cualquiera que sea su refinamiento, el estilo resulta siempre algo tosco, es una forma sin destino, el producto de un impulso y no de una intuición, es algo así como una dimensión vertical y solitaria del pensamiento». Dos. El estilo es el

## THE FINE SUMMER

*Painting is the language of heart's doubts, impulses and hide outs.* Elie Faure.

## NOTES

### I - SERRABONNE

Serrabonne, Wednesday June 15th, some time after 9 o'clock. I am waiting for night to come, I need utter darkness to take the photographs. I am walking to and fro on the parvis of the Priory. The last pieces were welded yesterday.

All this began in Venice. When I decided not to show "pictures" which were already in my studio but to do things about Venice. There must have been, pre-existent to this choice, a process under way. There were, too, these sentences written by Matisse and Bonnard in the preface to their moving correspondence in which Matisse declares, "one cannot start from thin air. Art will never do without nature" and Bonnard adds, "if one forgets everything, there remains only one and that is not enough". (Bonnard-Matisse), Correspondence, Gallimard 1991.

In that Venetian period, there was also that simple idea, "the other is like one, if there is no one else, one does not exist" (of course if there are too many others, one disappears).

There, it was Venice; here, it is Christ's last seven words and Haydn's music. At Lleida-Saint-Gaudens it will be summer, because it is coming and will be present all along work. Then **I will go towards summer, as people used to go on the "motif"**.

### II - STYLE

At Venice it was not easy to make that choice. And the same difficulties appeared with the Priory. To begin anew each time, to say that's enough each time, let's try to go further, to do something else. To wake up in the night, and go to the studio to have a look at the work of the day before. To fail to go back to sleep.

But three sentences by Roland Barthes. The first one "however refined style always retains something primitive, it is a form without intended purpose, it is the result of a thrust not of intuition, it is like a vertical solitary dimension of the mind".

producto de una elección en la reflexión». Tres. «El estilo..., no tiene más que una sola dimensión vertical, que indaga dentro del recuerdo hermético de la persona».

Más tarde Malevitch, luego Pollock, como si ambos hubieran intentado, en el sufrimiento que nos han transmitido, escapar de ese empeño interior.

No obstante, un inciso, no se trata de substituir un «encerramiento» por otro empeño no controlado, que podría parecerse a una intrusión en el deseo del otro. Se trata quizás de responder a una idea de novedad que se inscriba no tanto en la certidumbre de pequeños descubrimientos, de astucias en la creación, sino que se define como un contacto nuevo con el acto de pintar.

Un ejemplo. Hace unos días, me encontraba en Toulouse en una exposición de Claude Vignon (1593-1670), en el Museo de los Augustins. Este pintor siempre me ha interesado sin que nunca haya encontrado a tiempo de profundizar en él. Dejadme que os diga lo que allí leí en un pequeño catálogo «Claude Vignon es uno de los pintores más desconocidos del siglo XVII, a causa de su prolífica producción muy variada, casi ecléctica, que ha desconcertado a los historiadores ávidos de clasificaciones». No hay que confundir la confusión con los sagrados efectos del desconcierto.

Para acabar, en «Le Monde» del viernes 22 de julio, apareció un extenso artículo sobre el entrañable Dashiell Hammett, del que os leo una de sus confidencias «He dejado de escribir porque me di cuenta de que me repetía. Cuando uno se da cuenta que tiene un estilo, empieza ya el principio del fin».

### III - LA CRISIS

¿Qué crisis? ¿La de los mercaderes? yo no soy un mercader. ¿Acaso la de los pintores?

Leamos de nuevo lo que escribió el abad Fouquet a su hermano mayor Nicolas, estando en Roma el 2 de agosto de 1655 «el Señor Poussin me aseguró que no había ya nadie en la pintura que fuera tolerable y que ni tan sólo veía llegar a nadie y que este arte iba a desaparecer de golpe» (1).

Alegrémonos, pues.

(1) Nicolas Poussin, Lettres et propos sur l'art, Hermann. 1989.

The second one "style is a closed process of the individual, it is not in any way the result of some choice, of thought "The third one" style... has just a vertical dimension, it plunges into the closed memory of the individual".

Then Malevitch, then Pollock, as if those two had tried in the suffering that was theirs to escape from this closed process.

For all that allow me to make a remark. It is not a question of replacing a confinement by another uncontrolled process which could resemble an inscription in the other's desire. It may also be a question of complying with an idea of novelty by relying less on the obviousness of small finds, of tricks workmanship than by defining it as a new relation with the act of painting.

An instance. A few days ago I was in Toulouse at the Augustins museum for a show of Claude Vignon's works (1593-1670). I have always been interested in this painter's work although I have never spent enough time to have a closer look, to dwell on it. Allow me to read what I found in a small brochure then. "Claude Vignon is one of the least known seventeenth century painters because his almost eclectic varied abundant works has baffled the historians fond of classifications". Confusion must not be mistaken with the effects of confusion.

Finally in "Le Monde" of Friday July 22nd last there was a long article about great Dashiell Hammett. I am telling you one of his secrets : "I stopped writing because I understood I repeated myself. When one realizes that one has got a style it is the beginning of the end".

### III - THE CRISIS

What crisis? That of shopkeepers? I am not a shopkeeper. That of painters?

Let's read again what Father Fouquet wrote to his brother, great Nicolas, from Rome on August 2nd, 1655. "Monsieur Poussin has assured me that there was no one left tolerable in the painting world and he did not even see any one coming out and that art was going to lose its rank" (1).

Let's smile, then.

(1) Nicolas Poussin, Lettres et propos sur l'art, Hermann. 1989.

#### IV - LA MUERTE, EL MUNDO

«La actualidad cultural se une a la vida, o sea a esa bocanada de pulsiones macabras». (B. Poirot-Delpech, *Le Monde*, 14 de septiembre 1994)

Es cierto, ¿por qué el arte tendría que ser el único territorio al abrigo de las locuras, de los horrores, de las incongruencias, de la estupidez humana? Es eso una vieja historia, aunque verdad es que estos últimos sesenta años han sido particularmente pródigos en cuanto a horrores se refiere. La gran y obesa familia europea se reúne hoy alrededor de un banquete de ambigua felicidad.

Hace unos años, unos amigos se habían comprado una bonita casa en un pueblo realmente acogedor. Vivía en ese pueblo una dama de mediana edad, elegante y culta que, en un arranque de celos, había matado antaño a su marido. La llamábamos «la Asesina» y las cenas a las que ella asistía tomaban un aire diferente, se establecía un ambiente, que, aun no siendo realmente incómodo o morboso, modificaba de alguna forma las conversaciones, el humor y las risas.

Es cierto que en este mes de septiembre del 94, la actualidad francesa y los temibles fantasmas que reaparecen de nuevo, tienen algo en común con los recuerdos de aquellas tardes de invierno. Asimismo, visitando la exposición de Beuys en el mes de julio, sentía a mi pesar, entre las obras y mi mirada, resurgir todas esas terribles cosas. El pobre Beuys hubiera hecho mejor en dejarse caer por Ferrare que no ir a dar con los Tártaros.

Me atrevería a recordar, como si de una confesión se tratara, aquella anécdota florentina que nos relata cómo, después de un atentado, Laurent de Medicis, habiendo logrado dar con un tal Mandini, asesino en busca y captura, obtuvo de Mahomet II la entrega del fugitivo que suspendió, de manera definitiva el 29 de diciembre de 1479, en un balcón del Bargello dónde Leonardo da Vinci pudo observarlo y así trazar un esbozo. Feliz Leonardo! (Laurent le Magnifique, Yvan Cloulas, Fayard. 1983. Pág. 200).

#### V - LLEIDA-SAINT-GAUDENS

La lluvia y las nubes van por su cuenta y no con las del calendario, pero no importa, la vendimia toca a su fin. En inglés, se usa el término «harvest», cosecha, tanto si se refiere al trigo como a la pintura. Aquí están ahora las pinturas y las esculturas del verano, entre el desorden de la casa.

#### IV - DEATH, THE WORLD

“Current cultural topics fall in a harmony with life, that is to say with a burst of macabre pulsions”. (B. Poirot-Delpech, *Le Monde*, 14th Sept. 1994).

Indeed why should art be the only territory protected against the follies, the horrors, the absurdities, the stupidities of the world. All this is an old story even if, it is true that the last sixty years have been particularly remarkable as far as horror is concerned. This large European family gathers today for banquets with ambiguous joys.

A few years ago some friends of mine had bought a delightful house in a very pleasant village. In that village there was an elegant cultured elderly lady who in former days had killed her husband in a fit of jealousy. We used to call her the murderer and the dinners she attended took on a different atmosphere, something spread over which was not really an uneasy or unhealthy feeling but although unsaid nevertheless changed the conversations, the moods, the laughter even.

It is true that in this month of September 94 the news in France and the nasty ghosts which are conjured up again bear some resemblance to the memories of those winter nights. Likewise while I was visiting the show of Benys's works in July last there crept between the pictures and my eyes all these terrible things in spite of myself. Poor Beuys should have landed near Ferrara instead of dropping in Tatary.

May I remind you, like a confession, of this Florentine anecdote which tells us how after an attempted murder, Laurent de Médicis managed to find a certain Mandini, a murdered on the run and obtained from Mahomet II to have the fugitive back and hanged him finally on Dec 29th 1479 at a window of the Bargello where Leonardo da Vinci observed him and drew a sketch. Happy Leonardo! (Laurent Le Magnifique, Yvan Cloulas, Fayard. 1983. Page 200).

#### V - LLEIDA-SAINT-GAUDENS

Rain and clouds have made free with the calendar, it does not matter, the grape harvest is drawing to an end. In English the word harvest is used as for corn, or for painting. They are here now, the paintings, the sculptures of summer, in the untidy house.

Se podrán mirar detenidamente con tranquilidad, tal y como surgieron, porque «eso» se hace, por mucho que se diga, por mucho que se quiera y a pesar de todo. Mucho más saturadas de días, de azares, de horas, de felicidad, de dolor que todo aquello que se pueda decir, ver o comprender.

#### LEYENDAS

##### I - NOCHES DE VERANO (DETALLE, LAS ESTRELLAS O LA BODA DE LUCIA).

Los niños no saben nada de la noche. Se descubre con la adolescencia, en las primeras noches de borrachera, el primer cigarrillo en la escalinata del chalet, con la música fluyendo por la ventana. Las chicas por el talle, los labios sobre los suyos. Las colinas más cerca del cielo y la orilla del mar con el rumor en las rocas y la fina faz de la luna en el horizonte. Esas noches que nacen amarillas, rojas y violetas tras las montañas, esas noches que mueren azules, grises y sin tono en los brazos del día. Esas noches estrelladas en los designios del tiempo, el primer lucero prolongándose en el alba, la estrella del pastor de Belén y luego las otras dos, más tarde, anunciando el fin del Sábat...

##### II - SAINTE MARIE LA MER

Fue allí. Al otro lado del mar. Hace tiempo, un día de vacaciones. En Pascua y al atardecer. En tiempo de lluvia, también. Un automóvil, lentamente, cruzando la playa desierta. Al amanecer. Saint-Cloud. Chapuis. Toche. Aquella chica de pelo lacio, de pelo negro. El mar color de almendra.

Fue ayer. El sol del final del verano. Los juncos, los cañizos. Copas de vino rosado. Canciones del Cap-Vert. La mujer de pelo plateado que anda y se detiene, se da la vuelta y sonríe, se tiende en la arena para mejor contemplar la mar, y luego, baila de nuevo con los brazos extendidos como el pájaro en su vuelo, a la orilla del agua, en el desorden de la espuma y de las olas primeras.

##### III - EL RAIL

¿Cuándo llega el verano? ¿Llega realmente después de la estación de los árboles en flor o empieza más bien cuando las gentes, de noche en la plaza, se entretienen en tertulias inacabables? ¿Dónde está el verano? Allí donde las plazas no

One will be able to look at them at leisure, as they have come, because it happens whatever one may say, one may think, one may wish. Far more filled with days, chances, hours, happy and unhappy moments than everything that one will try to say, see or understand about them.

#### LEGENDS

##### I - SUMMER NIGHTS (DETAILS, STARS OR LUCIA'S WEDDING).

Children know nothing about night. It is discovered in teenage, the first rapturous evenings, the first cigarettes on the porches of villas with music floating out from inside. Girls by the waist, by the lips. The hills nearer the sky and the seaside for the sound of its rocks and the long course of the moon down to the horizon. These nights which begin, yellow, red and purple behind the mountains, these nights which end blue grey and colourless before turning into day, these nights spangled with stars with the order of hours, the first one entirely still in daytime, that of the shepherd of Bethleem and then two others for the end of Sabbath.

##### II - SAINTE MARIE LA MER

It was down there. On the other side of the sea. A long time ago, on holiday. At Easter, late in the afternoon. In rainy weather, too. A car going slowly past the empty expanses of sand. The crack of dawn. Saint-Cloud. Chapuis. Toche. The girl with straight hair, the girl with black hair. The sea the colour of almond.

It was yesterday. Late summer sunshine. The furze, the split cane fences, glasses of rosé wine. Songs from Cape Verde. The silver haired woman who is walking and stops, turns round and smiles, who stretches to have a better view of the sea, and then dances with bird like arms between sand and water in the confusion of foam and first wavelets.

##### III - LE RAIL

When is summer time? Is it really just after the season of blossoming trees or does it really begin when people on squares linger and talk at night. Where is summer? Where the squares are never empty, where scorching days are succeeded by

se vacian, donde los días de calor suceden a las noches bochornosas. ¿Cómo es el verano? Como son los pueblos del midi, como las gentes de aquí, con su acento, sus silencios y sus retahilas de sillas pegadas a la pared, con la luz que se adivina tras las cortinas de mimbre. ¿Qué es, de hecho, el estío? Quizá sea eso, esas sillas en fila en las calles de color de geranio «para hacer el rafí» como dicen por aquí, de Narbonne hasta Collioure, de Rivesaltes a Campoussy.

#### IV - PEQUEÑAS GUERRAS.

¿Acaso el verano, alguna vez, ha detenido las guerras? De ningún modo las guerras modernas, las muy modernas, aquellas que se pueden entablar por doquier, que se pueden chapuzear con viejos fusiles, malvados cuchillos y enormes chismes muy caros comprados en el mercado de la desgracia. Mas las guerras se olvidan como las penas del corazón o por lo menos, así habría de ser. Y no es. Así pues, mofarse de ellas, reírlas en su cara, el tiempo de una sonrisa, de una carta que Leonardo da Vinci escribió a Ludovic Sforza. Todos esos cacharros, todos los fosares todos los escudos, todos los cañones, al agua, a la tierra bajo tierra.

«Inventaré carros blindados, seguros e indestructibles que, penetrando en las filas enemigas con su artillería, destruirán la tropa más poderosa. Y si hace falta, construiré grandes bombarderos, morteros, artefactos de bellas y útiles formas» (1).

Querido Leonardo, os lo ruego, nada es útil en la guerra, ni la guerra posee ninguna belleza. «La guerra, es intentar lo imposible para que los trozos de hierro se incrusten en carne viva» (2).

Así pues, contra las guerras, mas si os parece, con vuestro sueño de maquinaria y de trozos de acero, erguido el inútil pendón de los anónimos soldaditos de plomo del guerrero Joseph Beuys, para reírse de vos amablemente, o de él mismo, simplemente.

(1) Leonardo da Vinci, Serge Bramly, Pàg. 202. JC Lattès 1988.

(2) Mourir à Madrid, Frédéric Rossif, Madeleine Chapsal. Pàg. 98. Marabout (1967).

quasi muggy nights. What is the summer like? Like villages in the south of France, which the people from here, their accent, their silences and the chairs lined up against the façades, the lights which filter through the curtains made of wooden beads. What is summer after all? Maybe it is that, chairs along the streets coloured with geraniums "to make the rail" as they say from Narbonne to Collioure, from Rivesaltes to Campoussy.

#### IV - SMALL WARS

Has summer ever stopped wars? Certainly not modern wars, very modern wars, the ones that can be waged everywhere and can be fought with old popgun, puny knives and big expensive toys which are bought at the market of misfortunes. But wars, like heartaches, are forgotten, or at least so they should. And yet... Then we must make fun of them, laugh in their faces, with a smile, a letter from Leonardo da Vinci to Ludovic Sforza. All these machines, all these ditches, all these battering rams all these guns for the war at sea, in land and under ground.

"I shall build reliable, indestructible armoured carts which, driving through enemy ranks with their guns, will destroy the most powerful troop. If need be I shall build great, motars, engines of war with beautiful useful shapes" (1).

Dear Leonardo, please, there is nothing useful in war, nothing beautiful. "War is doing the utmost to force pieces of iron into living flesh" (2).

Then, against all wars but with your dreams of machines and pieces of iron, the tall derisory standard of vague tin soldiers thrown at wooden pieces of martial Joseph Beuys to laugh at you gently, to laugh at him simply.

(1) Léonard de Vinci, Serge Bramly, page 202. JC Lattès 1988.

(2) Mourir à Madrid, Frédéric Rossif, Madeleine Chapsal. Page 98. Marabout (1967).

#### V - EL DÍA, LA NOCHE

El día a orillas del mar, todas esas familias en pleno, grandes amasijos de fealdad de imposibles colores. Se resguardan del viento, se resguardan del sol. Pasan del blanco al rojo como granos malignos y, comiendo arena, se quedan pasmados. Se protegen del viento. Tras las montañas, Espira-de-Conflent, sus iglesias barrocas y el oro de sus Madonas extasiadas de silencio, encerradas en el olvido de día y de noche, amparadas del viento tras otros resguardos, los verdaderos, los del verano, esta estación que avanza para murmurar cerca de las espaldas que se levantan, que se sorprenden, que se descubren luego en gestos elegantes, envueltos de frescos aromas, he aquí los frutos, las flores, las nuevas ramas y...

Negras líneas, líneas de oro, para la noche, para el día, como una mano tendida donde se leen en la penumbra músicas, líneas para jugar, para fingir, para ocultar el viento y detener el tiempo, hasta el amanecer tan solo, o ni siquiera tanto.

#### VI - CARTA DE CUBA A UNA MUJER QUE ME HA ENGAÑADO

Claro que hay que fingir. Y si por ventura uno se complace en la serie y que además la serie se perpetúa en variaciones leves, en inefables detalles que no cambian nada (quizá el color, pero levemente), entonces hay que saber detenerse.

Claro que hay que jugar, la mezcla, el desnudo, los paisajes también, habrá que tenerlos en cuenta. Y las cosas en la calle y los deseos que se cruzan y las imágenes-clíchés. Las interpretaciones, las figuraciones, así como las abstracciones.

Colores para dar significado. Formas para la música. Saber mezclarlo todo sin ningún temor, y menos el de desagradar.

Poder estar en Venecia y luego, pintar Venecia. Poder escuchar a Dios, impregnar de él Serrabonne. Mirar el verano como se dibuja a una mujer. Pero... Pero, como decía aquel, «no hagas nada de lo que quieras hacer, haz sólo lo que sabes hacer». Pero, como decía Catherine Francblin «Una obra de arte nunca es reducible a un proyecto consciente». Pero, además, Serrabonne después de Venecia y Lleida después de Serrabonne.

Y Saint-Gaudens después de todo esto y con todo esto. Con un cuadrado casi monocromo del 72, con pasteles blandos del 77, con lacas de curvas

#### V - DAY AND NIGHT

In daytime, on beaches, whole families, those big ugly clusters and horrible colours. They shelter from the wind, they shelter from the sun. They turn from white to red like ugly pimples, and eating sand they keep their mouth open. They shelter from the wind. Beyond the mountains, Epira de Conflent, the baroque churches and the gold of Madonnas with their silent ecstasies, forever locked in sheltered night and day from the wind by other screens, the real ones, the summer ones; those of the season which goes forward to say near the shoulders which are raised in surprise, which are bared at last with elegant gestures in perfumes of citrus fruit, here are fruit and flowers and branches and...

Black lines, gold lines, for night and day, like an open hand where can be read in the shadow of musics, lines to play to hide the wind and stop time, only till morning and not really at that.

#### VI - LETTER FROM CUBA TO A WOMAN WHO HAS DECEIVED

Of course one must play. And if by chance one delights in a series and especially the series continues in vague variations, in tiny details which bring about no change (except in colours, may be, but then very cautiously) one must know when to stop.

Of course one must play, the fruit dish, the nude, landscapes too, one will have a think of it. And things in the street and the desires one meets and photopictures. Representations, figurations, like abstractions.

Colours to express a meaning. Forms for music. Knowing how to mix everything without being afraid of anything, especially of displeasing.

Being able to be at Venice and then paint Venice. Being able to listen to God, fill Serrabonne with it. Looking at summer as one draws a woman. But - But, as they say "never do what you want to do, do only what you can do". But as Catherine Francblin used to say "a work of art cannot be reduced to a conscious project". But again, Serrabonne after Venice and Lleida after Serrabonne.

And Saint-Gaudens after all the rest but with a really monochrome square of 72, with pastels in thick lines of 77, with curving geometrical figures

geométricas del 81, con herramientas del 85, con un lienzo de 90 para decir, en el corazón de este verano del 94, que el juego es real, que el juego se asume, que el juego se desea, apra decir que ya, para decir que aún, para decir que quizás, el tiempo juega a nuestro favor. Y que con él, todo se cierra y se confirma a través de ese juego de desatino que le enriquece sin extraviarlo (el asunto en cuestión).

Y así es cómo, esa isla de ensueño que son nuestros veinte años, vuelve a nosotros con el color del sufrimiento, desde largo tiempo ya, con el recuerdo de esa vieja «tela» añeja.

«Una habitación en Paris, calle Visconti, en el año 1966, un libro de Cesare Zavattini, una fotografía del Che en la pared, un dibujo de Mondrian en el 68, la pizca de oro de un retablo de Avignon, una espalda en el recuerdo, días perdidos, el olor de la lluvia en los árboles de Saint-François. Y además, y también y naturalmente un círculo, un triángulo, un rectángulo, sin olvidar la memoria de un violoncelo en una casa vacía».

## VII - LA OLA DEL BELLO ESTIO

32 El 30 de julio era un sábado. Hacia las 4 de la tarde. María había llamado desde el aeropuerto, el avión no llevaba retraso. Cerraba la puerta de mi casa cuando sonó el teléfono. Mi padre acababa de morir, al final de la mañana.

El 3 de agosto era un miércoles, Niza de nuevo desde la víspera. Estas cosas estúpidas, funeraria, etc. En nuestros días, la gente nace y muere fuera de sus casas. Yo nací en casa de mis abuelos y quisiera morir en mi casa. Las nueve de la mañana, el valle del Paillon, pequeño valle a la izquierda, cansancio, tristeza, el sol, los árboles y las colinas, dos pinos inmensos erguidos contra el cielo. Mi padre. No he querido verle. El férreo, los coches. A las diez, en la iglesia Saint-Augustin, en un rincón de la vieja Niza, hice mi curso de filosofía en el Instituto de enfrente, entonces venía a ver un cuadro de Brea. Las once en el valle del Var, cruzar la ciudad paseo, las calles que adivino en la ciudad de mi infancia. Mi infancia, mi adolescencia sin padre. Visitas escasas, alguna carta, un envío por Navidad, un concierto de Jacques Brel en el 62 o 63, poco antes, la guerra de Argel, en el 60, allí, y yo tan lejos ya, y yo en contra ya. Viva Argel argelino. Todo ocurrió tan deprisa. En la primavera del 85, deja Paris y regresa a Niza, le veo más a menudo, he escrito un libro, dos rayas sobre él, más bien

in lacquer in 81, with old iron scraps of 85, with a canvas of 90 to say in this summer of 94, in its very middle, that the play is serious ; the play is played ; the play is deliberate ; to say that again ; to say that perhaps time does not do any harm. And that, on the contrary, all closes up, is confirmed by this play disorder which makes it richer.

Then, this island of our dreams of twenty which has been coming back to us with the colour of unhappiness for too long time, with the memory of this "canvas" five years old.

"A room in Paris rue Visconti, in 1966, a book by Cesare Zanattini, a photograph of Che on the wall of the room, a drawing by Mondrian in 1968, the gold of a predelle in Avignon, a souvenir back, lost days, a smell of rain in the trees near St-François's. And again and naturally a circle, a square, a triangle, a rectangle, without forgetting the memory of a cello in an empty house".

## VII - THE WAVE OF THE FINE SUMMER

July 30 th was a Saturday. Marie had called on the phone around 4 o'clock from the airport, the plane would not be late. As I was closing the door of house the telephone rang. My father had died at the end of the morning.

August 3rd was a Wednesday, at Nice again since yesterday. These sorts of stupid things funerarium, attenaum. Today people are born and die outside their home. I was born at my grand parents. I would indeed like to die at home. Nine o'clock, the Paillon Valley, a glen to left, tiredness, sorrow, the sun, the trees and the hills, two giant pines raised against the sky. My father. I did not want to see. The coffin, cars. Ten o'clock at St-Augustin's, on the corner of the older part of Nice. I was in upper sixth in the school across the street. I went to the church to see a picture by Bréa. 11 o'clock, the Var valley, the walk across the town, the streets that imagine, the town where I lived as a child. My childhood, my adolescence without my father. Visits few and far between, a few letters, a money order at Christmas, a concert of Jacques Brel in 62 or 63, the war of Algeria, a little before, the summer of 60, down there, and I, very far already, and I, already against it. Long live Algerian Algeria. All this went by so fast. In the spring of 85 he left Paris and came back to Nice. I see him

severas, injustas sin duda. Trabajo en un barrio de Niza llamado Saint-Isidore, el día es gris, llueve, viene a verme, dejo de soldar, caminamos juntos bajo la lluvia hace más de una hora, tiene una voz que nunca antes le había oído y creo que lágrimas en los ojos, me habla de su padre, de antaño, de la guerra, de la SFIO, de Argel, de Camus, y aquí es cuando me embarga la turbación. Tengo más de cuarenta años, es tarde ya y cuando se marcha, no puedo trabajar. Diez años han pasado demasiado deprisa, y además, demasiado mal.

A pesar de todo, cogimo la costumbre de ir juntos a la Merenda, a la Colombe. Seguro que adquiría todas las publicaciones que sobre arte aparecían, pues me llamaba cada vez que se publicaba un artículo mío y, la primavera pasada, me llamó en medio de la noche para decirme que me había visto en un programa de televisión.

Hace unas semanas, decidimos viajar a finales de otoño. Se había por fin enterado del lugar y fecha de nacimiento de sus bisabuelos paternos. Mojácar 1858, Garrucha 1869, nos divertía ir a dar una vuelta por allí. También habíamos pensado en Italia. Como yo, él también adoraba ese país. Hablamos de ir allí en septiembre, Florencia, Mantua, Venecia. Le había mandado un hermoso libro de la colección Bouquins llamado precisamente Italias y, habiendo decidido pasar por Turín, agregué El Bello Estío, de Cesare Pavese.

El calor de ese miércoles al mediodía era fuerte cuando dejamos el crematorio. Al pasar la autopista por encima de Cannes se ve el Mediterráneo, dónde lanzamos sus cenizas tal como lo había deseado cuando escribió «Es el único país que es el mío».

Per que habíamos visitado juntos el museo Matisse y por que le había gustado tanto ese cuadro, La Ola, porque me había pedido una copia para su barco y yo, como de costumbre, había dejado el envío para más tarde, he aquí La Ola del Bello Estío.

more often. I have written a book, two lines about him, rather harsh, surely unfair. I work in a district of Nice which is called Saint-Isidore, the sky is dull, it is raining, he is coming see me, I stop welding, we are walking together under the rain for over an hour, he is speaking with a voice I had never known and, I believed, with tears in his eyes, he is talking of his father, of former day, of the war, of the SFIO, of Algeria, of Camus, in my turn I feel moved. I am over forty, all this comes too late probably and when he is leaving, I am unable to resume work. Ten more years went by too fast, too badly.

We nevertheless go into the habit of going together to la Merenda, to la Colombe sometimes. He probably read all art papers since on the few occasions when I had an article printed, he rang me.

Last spring he had called me during the night to tell me he had seen me on television.

A few weeks ago we had decided to travel next autumn. Now he knew when and where his great grand parents on his father's side had been born, Mojácar 1858, Garrucha 1869, we found it pleasant to go there on a visit. We had also talked about Italy. I had thus discovered that like me he adored this country. We had resolved to go in September, Florence, Mantua, Venice. I had sent him the fine book of the series Bouquins which is precisely called Italies and since we intended to go through Turin, by Cesare Pavese, the Fine Summer.

On that Wednesday towards noon it was very hot when we left the crematorium. When the motorway passes above Cannes the Mediterranean can be seen, the Mediterranean where we threw his ashes because he had asked for it, because he had written "it is the only country that is mine".

Finally because we had visited the Matisse art gallery together and because he had loved the painting called "The Wave", because he had asked me for a copy of it for his boat, because once more I had been too late, here is the Wave or the Fine Summer.

## EXPOSITIONS PERSONNELLES

Jacques Martinez, né en 1944 à El Biar (Algérie). Vit et travaille à Rivesaltes et à Paris.

- |  |   |
|--|---|
| 1973 Galerie Ferrero, Nice   | 1988 Galerie Sollertis, Toulouse.<br>Galerie Kouros, New York.  |
| 1975 Galerie Daniel Templon, Paris.<br>«Peinture hors peinture», Galerie Aarp, Paris.<br>Galerie le Fux, Perpignan.<br>Galerie Templon, Milan. | 1989 Galerie Varouxaki, Paris.<br>Galerie Sollertis, Toulouse.  |
| 1976 Galerie Löwenadler, Stockholm.  | 1990 Fondation du Château de Jau.<br>Galerie Philippe Kriwin, Bruxelles.  |
| 1977 Galerie Daniel Templon, Paris.  | 1991 Galerie Jean-Gabriel Mitterrand, Paris.<br>Galerie Sollertis, Toulouse.  |
| 1982 Galerie Daniel Templon, Paris.  | Galerie Sabine Wachters, Knokke-Zoute.<br>Galerie Archide, Paris.   |
| 1984 Galerie d'Art Contemporain<br>des Musées de Nice.   | 1993 Galerie des Rois de Majorque, Perpignan.<br>Venise, les îles et les jeux, Biennale de<br>Venise, Casino Venier.<br>Musée des Beaux Arts de Troyes. |
| 1985 Forum Gallery, Monte-Carlo.   | 1994 Galerie Jean-Gabriel Mitterrand, Paris.<br>Prieuré de Serrabonne.  |
| 1986 Galerie Daniel Templon, Paris.  |   |
| 1987 Nouveau Musée, Bruxelles.   |   |

## REMERCIEMENTS

Que Johnny Aybar, Claude Marty, Serge Manent, Jean-Gabriel Mitterrand et toute l'équipe de la galerie, trouvent ici le témoignage de mon amitié reconnaissante, ainsi que l'association Compostelle-Ecriture-Peinture et son président Marc Bournazeau.

**COORDINATION GENERALE DE CES EXPOSITIONS**

Antoni Llevot Lloret  
Philippe Saunier Borrell

**ORGANISATION DES EXPOSITIONS**

Regidoria de Cultura de L'Ajuntament de Lleida  
Escola Municipal de Belles Arts  
Service Culturel de la Ville de Saint-Gaudens

**PUBLICATION**

Ajuntament de Lleida  
Mairie de Saint-Gaudens

**CONCEPTION GRAPHIQUE DU CATALOGUE**

Jacques Martinez

**PHOTOGRAPHIES**

Jacques Martinez

**TRADUCTIONS**

Amalia Prat (catalan, castillan)  
Guy Chotin (anglais)

**PHOTOCOMPOSITION ET IMPRESSION**

Editions du Castillet, Perpignan

Ce catalogue a été réalisé avec le concours de la



